

LES HIRONDELLES

*Le passereau a bien trouvé sa
maison et l'hirondelle son nid où elle
a mis ses petits. Tes autels, ô Éternel
des armées, mon Roi, mon Dieu!*

(Ps. 84, v. 4.)

Avez-vous vu, par un beau soir d'été, les hirondelles se donner rendez-vous dans les airs comme pour une fête? C'étaient des courses folles à travers l'espace; c'était le frémissement de petites ailes rapides comme la pensée; c'étaient des cris de joie échangés entre les familles du peuple ailé. Les pères et les mères descendaient jusqu'au niveau des toits; les petits, au contraire, volaient bien haut, soit instinct de chercher l'air pur, soit appréhension des périls de la rue. Et les groupes décrivaient dans

l'azur des courbes fantastiques, disparaissant et reparaissant tour à tour. A mesure que le crépuscule devenait plus sombre, le nombre des hirondelles diminuait, jusqu'à ce qu'elles eussent complètement disparu du ciel et que le silence du soir eût succédé à leur babil aérien. Instinct admirable qui avait fait rentrer dans sa demeure chacun de ces hôtes charmants, en attendant que le même instinct guide les hirondelles, en automne, sous un ciel plus doux, et les ramène, au printemps, dans leur seconde patrie.

I

Le sens de cette parabole est simple et facile à saisir. Comme l'hirondelle a été créée pour bâtir son nid au bord de nos toits, pour s'y reposer et y abriter sa couvée, ainsi le cœur de l'homme est fait pour chercher et pour trouver Dieu, selon cette belle parole de Malebranche : « Dieu est le lieu des esprits, comme l'espace est le lieu des corps » ; selon le cri pathétique de saint Augustin : « O Dieu, tu as créé le cœur de l'homme pour toi, et ce cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il ait trouvé son repos en toi ! » Tel est le sentiment de David. « Le passereau a bien trouvé sa maison et l'hirondelle son nid où

elle a mis ses petits. Tes autels, ô Éternel des armées, mon Roi, mon Dieu! » Pour lui, Israélite pieux, Dieu se confond avec le temple. C'est là que Dieu habite; c'est là que sa présence se fait particulièrement sentir, et David voit apparaître le tabernacle du désert, l'arche de l'alliance, puis ce monument définitif qu'il rêve d'élever à la gloire de Jéhovah. Il contemple déjà par la foi les foules s'empressant vers le sanctuaire, les processions de sacrificateurs et de lévites gravissant la colline sainte; il respire les parfums sacrés; il voit monter vers le ciel la fumée des holocaustes. C'est bien là pour David le plus beau lieu de la terre : « Tes autels, ô Éternel des armées, mon Roi, mon Dieu! » Et cependant la foi de David, essentiellement spiritualiste, dépasse ce culte extérieur pour saisir Dieu lui-même; David ne s'arrête pas au temple, il s'élance jusqu'à celui qui est « plus grand que le temple », témoin ce sentiment profond, illustré par une autre image : « Comme le cerf altéré brame après les eaux courantes, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu! mon âme a soif du Dieu fort et vivant! »

Ce besoin auquel David a donné des expressions lyriques est le besoin universel de l'humanité.

Tous les peuples ont dit à leur manière : « Tes autels ! » Autels souvent stupides ou monstrueux qui déshonorent Dieu et l'homme tout ensemble, mais qui témoignent que l'homme ne peut se passer de Dieu. Qu'il l'appelle Bahal ou Brahma, Odin ou Jupiter, Jehovah ou Allah, partout l'homme cherche un être plus grand que lui, auquel il demande de guérir l'éternelle plaie de son cœur. Je sais qu'il est de mode, aujourd'hui, d'appeler enfantin ou factice ce besoin de l'âme humaine. On dit que l'ère des religions est close, et l'on proclame comme définitif le règne des sciences positives. Illusion vaine autant qu'audacieuse. Si le positivisme a ses prêtres, ses fidèles, ses fanatiques même, il a aussi ses incroyants et ses révoltés : ce sont les esprits spéculatifs, épris d'idéal, ce sont les cœurs meurtris par la vie ; tous ceux-là ne parviendront jamais à renoncer à l'infini ; et, plutôt que de se passer d'un espoir divin, ils s'adresseront aux superstitions les plus étranges, — serait-ce même au spiritisme, — pour essayer de découvrir une échappée sur ce monde invisible, éternelle soif, éternel tourment de l'âme humaine.

Ainsi chercher et trouver Dieu, telle est la loi pour laquelle nous avons été créés comme les hirondelles pour bâtir leurs nids en haut. Mais tandis que l'oiseau ne dément pas son instinct, l'homme contredit cet instinct sacré et trompe cette destination supérieure. Fait pour Dieu, il vit pour le monde; fait pour le ciel, il rive sa chaîne à la terre, et il faut tout un miracle d'amour de la part de Dieu pour lui rendre sa direction normale. Ce miracle, c'est le don magnifique du Fils éternel qui descend librement dans l'abîme de notre misère; Jésus notre Sauveur fait tous les frais de la réconciliation sanglante entre Dieu et l'homme; d'une part, il sauvegarde par son sacrifice les droits de Dieu outragés; de l'autre, il sollicite et il obtient le cœur de l'homme. L'homme vaincu par sa charité ose croire au pardon de Dieu; malgré sa révolte et son orgueil, il accepte la main de celui qui la lui tend si généreusement; et, comme l'amour appelle l'amour, il se donne à Dieu sans réserve par un acte spontané de sa volonté. Dès lors l'homme a repris sa situation normale; il a retrouvé son Dieu et la maison de son Dieu. Heureux ceux qui entrent dans cette alliance de grâce! Ils recouvrent la liberté, la sécurité et la joie.

La liberté. — De même qu'une pauvre hirondelle attachée auprès d'un marais pestilentiel et délivrée par une main généreuse déploierait ses ailes pour s'envoler vers le ciel, de même nous sommes affranchis par Jésus-Christ des servitudes dégradantes du mal et nous pouvons nous élever vers les cimes de la sainteté. Est-ce qu'en aimant Dieu, je ne désire pas être fait à son image? Ainsi je me sens délivré peu à peu de ces tyrans inférieurs qui oppriment mon âme : l'égoïsme, la sensualité, l'amour du monde. Le péché m'attirait, c'est le bien qui m'attire ; une vie nouvelle passe de Christ en moi, une volonté supérieure aide la mienne et la fortifie ; chaque victoire remportée sur le mal devient le gage d'une victoire plus décisive. Et si telle est l'expérience des chrétiens, telle était aussi celle des Israélites pieux. Ils vont de *force en force*, disait David dans ce beau psaume 84^e, — ce qui veut dire que leur vigueur s'accroît, comme celle de ce bel adolescent auquel il est donné de se développer dans sa grâce virile. Et David ajoute : « l'Éternel est leur bouclier ! » Voyez-vous ces vaillants protégés par une armure invincible, sortant vainqueurs d'un duel à mort contre le péché? N'est-ce pas là la glorieuse liberté des enfants de Dieu?

La sécurité. — L'oiseau, dans son nid solidement attaché au toit qui l'abrite, se sait en sûreté. Les vents peuvent rouler en bas leurs vagues écuman-tes, il est tranquille au sein de sa retraite. Ainsi de l'homme qui s'assure en l'Éternel. Il est vrai, Dieu ne lui promet pas de lui épargner les orages et les tempêtes. Mais ce qu'il lui promet, c'est de le prendre et de le porter comme sur des ailes d'aigle. Ah! si j'étais seul ici-bas, combien j'aurais peur de la vie, avec ses amertumes et ses désespérances! Si je croyais au destin, aveugle et sourd, alors je maudirais le jour de ma naissance! Mais non, tout peut être ébranlé, sauf le royaume des cieux et les colonnes immuables de l'amour divin. « Le nom de l'Éternel est une forte tour, le juste y courra et il y sera comme dans une haute retraite. » Du haut de cette forteresse, David peut défier les circonstances les plus hostiles de sa vie, comme saint Paul, debout sur le roc de granit du salut, s'écrie avec une confiance superbe : « Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les principautés, ni les puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni rien au monde ne pourra me séparer de l'amour que Dieu m'a témoigné en Jésus-Christ, notre Seigneur. »

La joie. — Doutez-vous du bonheur limité à sa

nature, mais complet pourtant, de l'hirondelle regagnant son nid tout inondé de rayons? Et doutez-vous du bonheur de l'âme que la puissance de Dieu remplit de lumière? Si l'Éternel est un bouclier et une forte tour, il est aussi un *soleil*. Or le soleil apporte avec lui la joie. Voyez, quand il paraît, toutes les cimes resplendissent, tandis que la vallée reste endormie dans une buée matinale : l'oiseau jette à l'espace son trille harmonieux; le vieillard sent à son aspect le frémissement de la vie parcourir ses membres épuisés; l'enfant émerveillé tend sa petite main pour saisir la poussière d'or qui danse dans un rayon. Eh bien! partout où Dieu pénètre, il y a une illumination soudaine, il y a de la joie au fond des cœurs; le devoir perd ce qu'il a de décourageant et de morose; les visages eux-mêmes deviennent beaux d'une beauté morale; les affections de famille sont tendres et profondes; les nids que ce soleil visite possèdent un charme, un renouveau qui ne s'épuise jamais! Liberté, sécurité, joie, si nous ouvrons nos âmes au Dieu de l'Évangile, vous pouvez transfigurer notre vie, en attendant les splendeurs de l'éternité.

II

Savez-vous pourtant ce qui m'étonne et me trouble? C'est de voir un si grand nombre d'hommes échapper à la loi de leur être. Eh quoi, tant d'efforts de la part de Dieu, tant de résistances de la part de l'homme! Un si riche déploiement d'amour, du côté de Dieu, une si ferme volonté de refuser cet amour, du côté de l'homme! En sorte que si nous disons que tous ont besoin de Dieu, nous sommes obligés d'ajouter avec le Psalmiste : « Il n'y en a point qui cherchent Dieu. » Contradiction étrange qui s'explique par cette parole de saint Paul : « Vendu au péché. » Oui, l'homme aime sa chaîne et caresse son tyran : « Vendu au péché. »

Voici ceux qui vivent terre à terre, sans horizon céleste, sans aucun principe supérieur, sans aucun idéal moral. Y a-t-il un Dieu? Ont-ils une âme? Ils ne se le demandent même pas. Le présent leur suffit. Ils partagent leur temps, avec une équitable proportion, entre le travail et le plaisir. Ils ne sont pas méchants, disent-ils, et ils se croient bons, parce

que, selon la morale bourgeoise, ils aiment leur famille et laissent tomber, par intervalles, une obole dans la main du pauvre. Satisfaits d'eux-mêmes et de la vie, ils ne demandent qu'à rester ici-bas le plus longtemps possible, exempts de soucis et d'infirmités. Quant à la mort, ils se gardent bien d'en évoquer le terrible fantôme. Tel est l'état du grand nombre. — Descendez plus bas dans l'échelle morale. Vous trouverez les orgueilleux, les ambitieux, les amis de l'argent âpres au gain, avides de réussir à tout prix. — Descendez plus bas. Vous trouverez les âmes, haineuses et tortueuses, celles qui usent de mensonge, de calomnie, celles qui violent la foi jurée et qui ne craignent pas d'asseoir la trahison au foyer domestique. — Descendez plus bas. Voici les voluptueux et tous les matérialistes pratiques. « En eux, plus de raison, plus de partie haute, dit Bossuet; tout est corps, tout est sens, tout est abruti et entièrement à terre. » — Descendez plus bas. C'est l'impiété, c'est le blasphème, c'est la bête humaine rendue féroce par le jeu, la débauche et l'alcool, plus redoutable que le fauve des forêts. Oui, descendez jusqu'aux derniers bas-fonds de cette société qui s'appelle *civilisée*. Est-ce que vous ne croyez pas descendre les spirales d'un autre

enfer que celui du Dante, enfer d'une tragique réalité, enfer non de l'autre vie, mais déjà de la vie présente, qui atteste que l'homme, séparé de Dieu, consomme sa ruine et court fatalement à une sinistre banqueroute, soit pour la terre, soit pour l'éternité.

Mais vous vous récriez et vous me dites : « Non, cela ne nous concerne pas. Dieu nous garde de tels crimes ! Nous ne voulons en aucune manière nous passer de lui, ni nous affranchir de son joug. » Je retiens avec joie ce témoignage. Pourtant, laissez-moi vous demander si votre fidélité à sa loi, ô vous qui faites profession d'être chrétiens, ne souffre aucune critique ? Vous répudiez le mal, il est vrai, sous sa forme grossière ; ne l'accueillez-vous pas, avec quelque complaisance, lorsqu'il revêt une apparence plus délicate ? Est-ce que la vanité, l'amour-propre, l'égoïsme, le goût du luxe et du plaisir, le désir d'occuper le premier rang, — et tant d'autres formes du mal, — n'ont aucune part dans votre vie ? Telle idole, que vous encensez secrètement, n'usurpe-t-elle pas en vous la place du vrai Dieu ? Prenez garde ! nous avons tous beaucoup

d'indulgence pour le mal qui se cache, nous en venons même jusqu'à ne plus l'apercevoir. La science démontre que les agents de destruction les plus redoutables appartiennent à l'ordre des infiniment petits, et que leur action devient d'autant plus difficile à combattre qu'elle est subtile et mystérieuse. N'en pourrait-il pas être ainsi dans le monde moral? Donc, il faut nous livrer à un sérieux examen de conscience, pour savoir si nous ne sommes pas des chrétiens partagés entre Dieu et le péché. Ne craignons pas de le dire, ce partage est le péril de l'église contemporaine.

J'emprunte à Moody, le célèbre prédicateur laïque américain, un trait bien instructif : « Une dame malade se plaisait à observer un oiseau qui bâtissait son nid tout près de sa fenêtre. « Petit oiseau, lui disait-elle, bâtis plus haut! » Le nid terminé, l'oiseau y dépose ses œufs. La malade éprouve un grand intérêt à suivre les progrès de la jeune famille. Mais un jour, ô douleur, elle n'aperçoit que des plumes dispersées. Un ennemi avait dévoré les petits et leur mère. »

L'apologue n'est-il pas saisissant? Si notre cœur est placé en haut, il s'élèvera de plus en plus, comme par un coup d'aile, vers le lieu où Dieu habite.

Là, tous les biens sont à l'abri des destructions terrestres. Immuable notre foi! Immuable notre bonheur! Ni le péché, ni l'adversité ne peuvent rien contre l'un et l'autre. — Si au contraire notre cœur est placé en bas, nous ne pourrions fonder que des édifices fragiles, à la merci de tous les accidents. Piété toujours menacée par la tentation des biens terrestres, bonheur qui ne repose que sur des objets éphémères que le vent de l'épreuve suffit à balayer!... Ah! ne nous plaignons pas, lorsque Dieu lui-même vient détruire les nids où reposaient nos félicités trop charnelles! Ce n'est point pour nous faire souffrir qu'il les brise : c'est parce qu'il se propose notre bien spirituel; c'est parce qu'il veut nous contraindre à rebâtir nos nids plus haut! Heureux sommes-nous lorsque nous consentons à les placer dans son cœur de père!

Jeunes ménages qui avez l'avenir et les longs espoirs, n'attendez pas le jour de l'épreuve pour vous réfugier dans la demeure du Tout-Puissant. Bâissez là un autel domestique sur lequel vous apporterez tous les jours vos prières et vos cantiques, vos actions de grâces et vos sacrifices, avec ces petits êtres qui sont le rayon et la beauté de votre maison. Là, vous apprendrez à aimer ceux

qui n'ont ni foi, ni bonheur, ni espérance; vous apprendrez à vous souvenir de ces enfants des faubourgs qui respirent, au physique et au moral, les miasmes empoisonnés de la rue,... pauvres petits dont les mères sont abruties par le travail et les pères lâches ou criminels... Hélas! ces demeures ne sont pas des nids, mais des cloaques!... Allez les purifier en y apportant l'air du ciel.

Et vous, chrétiens, qui avez appris par expérience ce qu'il y a de joie à se reposer en Dieu, qu'il vous soit donné de le montrer à tous! Par la douce gravité de votre vie, par vos lutttes vaillamment soutenues, par vos épreuves et vos humiliations patiemment acceptées, dites que Dieu est un refuge et que sa grâce vous suffit! Qu'il se détache de vous comme un rayon ineffable de foi et d'espérance! Que le calme de votre âme et jusqu'à la paix de votre visage, — quelque chose de simple et de sincère qu'on n'imité pas, — que tout cela parle aux plus éloignés, aux plus incrédules et leur dise, mieux que mes paroles : « Le passereau a bien trouvé sa maison et l'hirondelle son nid où elle a mis ses petits. Tes autels, ô Éternel des armées, mon Roi, mon Dieu! »
